



CLASSIQUES
GARNIER

MESNARD (Jean), « Images de Nicole Cazauran », *in* LECOINTE (Jean), MAGNIEN (Catherine), PANTIN (Isabelle), THOMINE (Marie-Claire) (dir.), *Devis d'amitié. Mélanges en l'honneur de Nicole Cazauran*, p. 7-15

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-5589-6.p.0007](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-5589-6.p.0007)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2002. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.



IMAGES DE NICOLE CAZAURAN

Toute personne est unique. Mais certaines le sont plus que d'autres. Ceux qui connaissent bien Nicole Cazauran l'ont depuis longtemps rangée dans cette catégorie à part. Les nombreuses contributions à ce recueil de *Mélanges* en portent témoignage chacune à sa façon. Pour l'auteur de ces lignes, il apprécie comme il se doit le privilège qu'il a eu de rencontrer fréquemment sur son chemin, depuis plus de trente ans, celle dont il lui appartient aujourd'hui, à son grand honneur, d'évoquer la présence rayonnante. Il se doit de constater que ces rencontres n'ont que très peu dépendu des occasions habituelles que sont un même choix de spécialité ou l'application à des tâches communes, mais qu'elles ont surtout tenu, de part et d'autre, au désir et au plaisir de pratiquer dans l'amitié la collaboration qu'appelle tous les jours la vie universitaire. Il n'en mesure que mieux la difficulté où il se trouve de traduire correctement ce qui est de l'ordre du vécu autant que du connu, et de rejoindre, à travers des impressions personnelles, le sentiment de tous.

Pour dire l'essentiel, je serais tenté de loger Nicole Cazauran à l'abbaye de Thélème. Non pas qu'il faille lui reconnaître la moindre aptitude à la vie de couvent, fût-ce sous une règle humaniste et avec possibilité permanente de sortie. Elle est faite, moins pour la contemplation que pour l'action; moins pour la résidence en un lieu clos que pour la fréquentation du grand monde. Toutefois la devise «Fay ce que voudras» convient admirablement à ce qu'il y a d'aisance et de liberté dans toute sa personne; étant bien entendu que cette volonté rebelle à la contrainte est foncièrement bonne, et que, loin de se rendre elle-même contraignante, elle recherche spontanément l'union à la volonté d'autrui. Par l'application, sans doute inconsciente, de cette devise, elle fait surgir autour d'elle une société modèle, où le repli sur soi n'est pas concevable et où la qualité d'âme de chacun se reflète en l'autre. Riche perspective pour qui éprouve la vocation de l'enseignement. Mais, pour obtenir un portrait plus complet, il convient d'aller au-delà des suggestions de Rabelais et de prendre aussi en compte celles de Montaigne. Si le tableau de l'abbaye de Thélème nous transporte dans un univers de perfection, le chapitre *De l'Art de conférer* fait saisir la réalité complexe des relations entre personnes, où les débats et les contestations, que les lois de la vie ne permettent pas d'exclure, obligent à poser des règles. Celle de la vérité, qu'il

convient d'accueillir même lorsqu'elle est désagréable, et de rechercher, en dépassant l'opinion. Plus encore, celle de l'ordre, qui, interdisant toute déviation, enseigne à raisonner juste, en même temps qu'à penser par soi-même, et non par les livres. Ainsi l'art du professeur entre-t-il en possession de toutes ses ressources.

Mais voilà un portrait bien abstrait, même si les références littéraires peuvent lui procurer chair et vie. Au lieu de pousser dans cette voie, j'aimerais illustrer ce propos de départ en traçant quelques images qui seront autant de variations concrètes sur ce thème général.

Je voudrais, autant que possible, parler en témoin. Mais je n'ai pas cette chance pour la première des images qu'il faudrait retenir, et pour évoquer l'étudiante. Heureusement, celle qui a fait sa spécialité de la littérature narrative aime et sait admirablement raconter et, lorsqu'elle parle d'elle-même, le faire avec beaucoup d'humour. C'est en témoignant de ce don que je puis rapporter une scène du concours d'entrée à l'École Normale Supérieure de Sèvres, au début de l'été 1950. La jeune Nicole Serru, qui n'avait pas tout à fait vingt ans, encore timide, peu familière avec le milieu de l'Éducation Nationale puisqu'elle a effectué toute sa scolarité dans un cours privé, et préparé l'École au Collège Sévigné, portée à se sentir encore un peu plus étrangère du fait qu'elle est déjà fiancée, se présente à la dernière minute, pour l'oral de français, devant son examinateur, l'impressionnant Mario Roques. Lequel, tirant sa montre de son gousset, la salue sévèrement d'un « Mademoiselle, j'ai failli attendre ». Le sang-froid de la candidate l'empêcha de se démonter et lui donna le moyen de faire une excellente explication de texte, assurant ainsi un succès obtenu avec un rang très brillant.

Lorsque j'ai fait la connaissance de Nicole Cazauran, à la rentrée 1969, elle avait, après le séjour à l'École et l'agrégation des Lettres classiques, accompli une dizaine d'années de professorat dans l'enseignement secondaire, réussissant toutefois à préserver une résidence parisienne imposée par des charges d'épouse et de mère de famille. Puis, en 1963, elle était entrée à la Sorbonne comme assistante, bientôt promue maître-assistant. J'ai pu apprécier l'autorité dont elle jouissait à l'Institut de Français, auprès des anciens comme des jeunes, et la part qu'elle y prenait à l'organisation des études, n'hésitant pas à dépasser de loin les obligations de son statut. En 1970, lors de l'éclatement des Universités parisiennes, elle était affectée à l'École de Sèvres comme maître de conférences. Elle y rejoignait celle qui l'avait formée dans la même École, et qui y était devenue professeur, Jeanne Lods.

En faveur de celle-ci, lors de son départ à la retraite, elle prit soin de faire publier, avec un dévouement filial, deux riches volumes de *Mélanges*.

Nos relations devinrent plus étroites lorsque, pendant deux années, 1973 et 1974, nous nous sommes trouvés associés au jury du concours d'entrée à l'École, où elle succédait à Jeanne Lods. C'était un plaisir que d'observer sa maîtrise dans la conduite des épreuves orales. D'abord, pendant l'exposé de la candidate, elle luttait pour contenir un bouillonnement intérieur bien perceptible malgré l'obligation du silence. Puis, une fois venu le moment des critiques et des questions, suivait un dialogue d'une totale franchise, sans complaisance, sans précautions artificielles, mais sans dureté, et ne lésinant pas sur l'éloge, lorsqu'il avait lieu d'être. Après quoi, nulle fantaisie, nul préjugé, une parfaite équité dans la notation.

La maîtrise de conférences qu'elle occupait à l'École devint ensuite poste de professeur. C'est avec ce titre qu'elle eut à prendre en charge pour les études françaises, jusqu'en 1988, une longue suite de générations de Normaliennes. Elle devait notamment les préparer à l'agrégation, non seulement dans sa spécialité, le XVI^e siècle, mais dans une ou plusieurs autres. Ses succès sont attestés par les résultats obtenus chaque année au concours. Mais impossible de se tenir sur le seul plan de la réussite professionnelle. C'est un prestige et un rayonnement qu'il convient d'évoquer. On ne saurait expliquer autrement la qualité de la formation littéraire reçue à Sèvres et, plus particulièrement, la naissance et l'affermissement de si nombreuses vocations de seiziémistes. Il y a un secret à trouver, dont l'analyse est quasi désespérante. Si le maître a su établir des liens si profonds avec ses disciples, c'est sans doute d'abord par la vertu de l'enthousiasme, grâce auquel les textes s'animent et les sujets généraux prennent une coloration personnelle. J'y ajouterai, en une sorte de contraste, la simplicité, le souci de poser et de traiter les problèmes de la manière la plus directe, mais aussi la plus pertinente, sans l'encombrement de théories préétablies là où elles n'ont que faire. Mais le plus rare et le plus précieux est peut-être la disponibilité, l'écoute de l'autre, bien au-delà de la relation enseignant-enseigné; l'art de faire siennes les questions que l'élève s'adresse et de l'accompagner sur le chemin de leur solution. Ce qui n'empêche pas d'opérer parfois de manière inverse, d'associer le disciple à la recherche du maître, dans un esprit de reconnaissance et de confiance mutuelles.

Des scènes devraient venir ici rendre encore plus concrète cette image du professeur, notamment sous son dernier aspect. Qu'il me soit seulement permis de citer deux de ceux, disciples devenus collègues, qui ont entretenu avec Nicole Cazauran des liens de travail très étroits. Je songe à Michel

Simonin, que nous regrettons tant, et dont j'ai fait la connaissance auprès d'elle, vers 1970, tandis que, penchés ensemble sur le titre, dont le sens leur échappait, d'un poème humaniste en grec, ils m'ont, à mon grand embarras, appelé à la rescousse. Je songe aussi à Isabelle Pantin, sa collaboratrice dans l'édition critique, menée avec une double passion, du curieux roman anonyme *La Mariane du Filomène*.

Consacrant ce grand talent, la nomination à la Sorbonne, en 1988, et les tâches nouvelles qu'elle appela jusqu'à un départ à la retraite qui se fit en septembre 1999, offrirent de plus larges possibilités d'action, notamment dans le domaine de la recherche. Mais c'est alors une nouvelle série d'images qu'il convient de présenter.

La plus importante nous transporte en cette journée de 1974 où la salle Louis-Liard fut le théâtre d'un événement mémorable. Un double événement. D'abord une soutenance très attendue, celle d'une fervente balzacienne, membre de la brillante école qui reste toujours florissante, d'une candidate qui, après avoir été tentée par les plus vastes synthèses sur l'univers de *La Comédie humaine*, s'était finalement concentrée sur un sujet très limité, mais fort ardu et de grande portée, *Catherine de Médicis et son temps* dans l'œuvre du grand romancier, toujours travaillé par une ambition d'historien. La thèse complémentaire tentait de cerner les problèmes critiques complexes soulevés par les quatre pièces, chacune objet de nombreuses rééditions, qui devaient leur unité, sanctionnée par un titre commun, au personnage de la fameuse reine. La thèse principale se livrait à une étude génétique et documentaire approfondie, le tout sur le fond d'une enquête esthétique sur le rapport, toujours ambigu, entre roman et histoire. Au jury siégeaient, comme il se devait, deux des phares de la Sorbonne, Pierre-Georges Castex et Verdun-Léon Saulnier. Car la thèse commencée par une balzacienne se trouvait aussi révéler, par la force des choses, une seiziémiste de compétence affirmée. D'où le second aspect de l'événement et la question que l'intéressée, non sans coquetterie, avait jusque-là laissée en suspens: se définirait-elle comme dix-neuviémiste ou comme seiziémiste? Au terme de la journée, une fois la consécration glorieusement obtenue, et le succès dûment fêté à l'ex-enseigne de la *Reine Pédauque*, il fut entendu que le second choix l'emportait.

Mais, dans la diversité des époques, des constantes se relèvent, des ponts s'établissent. Le passage de l'une à l'autre se réduit à un changement moins radical qu'il ne pouvait sembler lorsque l'attention continue à se diriger vers les mêmes formes. En l'occurrence, le genre narratif, dans la veine réaliste,

mais aussi selon les diverses inflexions qu'il peut présenter chez un Balzac, n'est pas moins florissant en un siècle qu'en l'autre. Très tôt, Nicole Cazauran avait souligné certaines correspondances entre Balzac et Noël du Fail. Elle revient plus tard sur ce conteur. Dans ce domaine, son écrivain de prédilection a été Marguerite de Navarre. Lectrice enthousiaste de *L'Heptaméron*, elle consacra, en 1977, une précieuse monographie à cet ouvrage, rééditée en 1991. Elle eut aussi le grand mérite d'en faire entrer le texte, établi d'une manière critique avec le concours d'une de ses disciples, dans la collection Folio, qui l'accueillit en l'année 2000. En contrepoint de ces diverses publications, mille questions de détail, touchant notamment à la technique narrative, ont été traitées dans une longue série d'articles. Le théâtre et les écrits mystiques de la reine de Navarre y sont aussi considérés. Nicole Cazauran, en quelque façon, a trouvé un substitut de Balzac, qu'elle rapproche d'ailleurs plutôt de Maupassant.

Dans le genre narratif, l'œuvre de Rabelais s'imposait d'une manière tout à fait essentielle. Des solides éditions du *Pantagruel* et du *Gargantua* vinrent donc enrichir la belle collection de l'Imprimerie Nationale, en 1990 et 1996.

Particulièrement novatrices furent les enquêtes consacrées à la persistance du roman médiéval au XVI^e siècle français, à ses rééditions, à sa réception. *Artus de Bretagne*, *Ogier le Danois*, les *Amadis* et d'autres grands récits font l'objet de précieuses recherches, dont les conclusions peuvent aisément s'étendre jusqu'au XVII^e siècle.

A côté de cet ample massif où sont recueillis les fruits d'explorations conduites à travers les genres narratifs, un autre a été non moins patiemment constitué. Il dérive aussi des travaux consacrés à Balzac et de la documentation rassemblée à propos de Catherine de Médicis. L'étude y porte sur des écrits en rapport étroit avec l'actualité du temps et à finalité politique, affectant la forme du pamphlet. Les pièces célèbres que sont *Le Réveille-Matin des François*, le *Discours merveilleux de la vie de Catherine de Médicis*, *Le Miroir des François*, font l'objet d'études critiques neuves, de recherches sur la pensée politique dont ils sont porteurs, d'analyses formelles mettant en valeur la signification littéraire de ces écrits. Au-delà de l'époque de Catherine de Médicis, mais toujours dans le climat des guerres de religion, l'enquête s'étend sur le chef d'œuvre du genre, la *Satyre Ménippée*, avec une attention particulière aux inventions et procédés comiques.

Un tel panorama, couvrant quelque quarante années de carrière, témoigne à la fois d'une vaste curiosité, soulignée par la diversité des époques considérées, de l'ouverture à des sujets neufs, en même temps que de prédilections qu'on a vu nettement s'affirmer.

A l'œuvre de recherche s'est ajoutée une activité de coordination et d'animation dont tous les chercheurs ont profité, et sans laquelle les études contemporaines sur le XVI^e siècle n'auraient pas connu au même degré leur extraordinaire développement. Le moment, non pas premier, mais décisif, de cette activité a été, peu de temps après la disparition prématurée du maître, en 1980, la fondation, sous l'égide de Robert Aulotte, du Centre Verdun-L. Saulnier. En association amicale entre l'Université de Paris-Sorbonne et l'École Normale Supérieure de Jeunes Filles, ce fut un lieu de colloques, tenus à la Sorbonne, et dont le premier, en mars 1982, se déroula sur le thème, clairement signé, *Le pamphlet en France au XVI^e siècle*. La publication fut assurée par l'École de Sèvres, dans une collection nouvelle de *Cahiers V.-L.Saulnier*, à temps pour être diffusée au colloque de l'année suivante. L'entreprise est restée toujours vivante, attirant chaque année des auditoires nombreux, et des communications de haut niveau, sur des thèmes d'originalité croissante, qui ont permis de tracer de belles avenues dans la luxuriante production du siècle.

Le rappel de ces colloques fait naturellement surgir une nouvelle image de Nicole Cazauran, où doivent se distinguer trois volets, celui qui montrerait la fièvre de la préparation, avec l'effort d'imagination et les démarches multiples qu'elle exigea, celui, le plus lumineux, qui ferait assister à la tenue de la séance, requérant constamment attention et initiative, présence dynamique manifestant l'unité du groupe, enfin, assez obscur et passablement ingrat, le passage, nécessaire, mais parfois aléatoire, de l'oral à l'écrit et à l'imprimé. Activité de service, mais aussi pleinement créatrice.

Activité qui fait découvrir, non seulement une brillante universitaire, mais aussi une femme accomplie. Voilà un thème sur lequel il conviendrait de s'étendre. Les images se pressent à la mémoire. Il est rare que la vie professionnelle et la vie personnelle soient aussi intimement associées, chacune enrichissant l'autre; source, pour les familiers, de relations intellectuelles s'achevant en des échanges humains.

Dans cet épanouissement, ce n'est pas une seule personne qui est engagée, mais deux. Mariée très jeune, Nicole Cazauran a toujours mené la conquête de la maturité intellectuelle dans la condition d'épouse et de mère. Son mari Bernard, banquier cultivant la philosophie comme un violon d'Ingres très nécessaire, n'a cessé de lui apporter, sur le terrain de la recherche comme sur celui de la vie courante, l'appui d'un interlocuteur avisé, prompt au dialogue, et manifestant une présence active dans les conversations, les compagnies, voire les colloques où il accompagne volontiers sa femme. Si ce couple

exemplaire a connu l'épreuve, vécue avec autant de discrétion que de dignité, ce fut aussi l'occasion d'approfondir l'affection mutuelle.

Aimant la vie de société, experte à recevoir, Nicole Cazauran est constamment en garde contre les artifices de la mondanité. Il lui paraît simplement inconcevable que des tâches menées en commun ne débouchent pas sur des relations plus détendues et plus cordiales, et elle s'applique à saisir le moment opportun pour les faire naître. Elle est scandalisée par l'indifférence polie avec laquelle sont souvent accueillis les collègues étrangers et s'attache à leur procurer un accueil plus chaleureux. Elle aime susciter les rencontres entre personnes dont elle pressent les affinités.

Quelques images encore, pour illustrer cet art de l'accueil. Celle du bureau du boulevard Jourdan où, à l'occasion de visites importantes ou en période plus animée, comme pendant l'oral du concours de l'École, le professeur, se faisant hôtesse, prenait prétexte de l'heure du thé pour réunir des passants venus d'horizons divers et leur apprendre à se connaître. Celle des deux appartements où il m'a été donné d'entrer, celui de la rue de Tilsitt et celui de l'avenue de Breteuil: la maîtresse de maison a toujours fort bien su y créer une atmosphère délicate et enjouée. Mais il est plus important encore de l'évoquer en dame du Puy, cette magnifique demeure ancienne proche de Châtillon-sur-Indre, non loin de terres balzaciennes et de chefs-d'œuvre de la Renaissance. Demeure lentement et amoureuxment aménagée par ses propriétaires au long de séjours hebdomadaires, non sans dommage pour la progression des travaux du doctorat. Demeure destinée, dans un rêve devenu trop rarement réalité, à servir, non seulement de maison de campagne, mais de lieu favorable à l'accueil et au séjour d'amis à l'agréable et profitable compagnie. La Renaissance n'a-t-elle pas été un moment décisif dans l'affinement de la vie sociale?

Le recueil qu'on va lire n'est qu'un modeste témoignage de reconnaissance pour la dette que nous sommes nombreux à avoir contractée envers Nicole Cazauran. Puisse-t-elle être convaincue que nous ne nous considérons pas comme l'ayant désormais acquittée et que notre fidélité lui est à jamais promise.

Jean MESNARD
de l'Institut